Éditorial

Micheline Lebarbier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/1532>

DOI : 10.4000/clo.1532

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012

Pagination : 7-20

ISBN : 978-2-85831-206-1

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Micheline Lebarbier, « Éditorial », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 71 | 2012, mis en ligne le 05 mai 2014, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clo/1532> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.1532>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Éditorial

Micheline Lebarbier

« Ce dont personne ne parle, n'ose nommer de
peur de s'y salir et [de s'y] compromettre... »
(Laporte, 2003, 133)

- 1 Si ce numéro était un document audiovisuel des années 1960-1970, il comporterait un carré blanc ou de nos jours la mention « interdit au moins de x ans ». Chastes oreilles et regards pudiques, ce numéro risque sinon de vous choquer du moins de vous mettre mal à l'aise.
- 2 Trêve de plaisanteries ! CLO a souhaité avec ce numéro aborder délibérément des thèmes considérés comme tabous, ou dont on ne parle que par métaphores, détours, allusions (plusieurs textes du précédent numéro « L'adresse indirecte... » abordent cette question). Au contraire, nous avons tenté d'examiner ici la façon dont les différentes sociétés exprimaient leur relation à la scatologie ou à la sexualité. Les mots pour dire, provoquer, attaquer, exorciser, rire... Les circonstances dans lesquelles ils étaient dits et les situations dans lesquelles ils avaient été recueillis. Les locuteurs des sociétés enquêtées ayant leurs pudeurs, leurs réserves liées aux tabous propres à leurs cultures¹, la démarche s'est souvent révélée complexe pour la plupart des auteurs². Pour l'un (Jean Derive), il a fallu « commander » la prestation, pour tel autre, en revanche, il a fallu s'éclipser pour la permettre (Micheline Lebarbier), ou encore profiter d'une occasion unique qui ne se reproduirait plus (Sandra Bornand). Car parler de ces choses cachées et/ou honteuses s'avère souvent périlleux, d'où le titre de ce numéro. Paroles périlleuses pour l'énonciateur-l'énonciatrice qui les profère, paroles périlleuses pour les récepteurs, particulièrement s'il s'agit d'un affrontement codifié (Cyril Vettorato), ou d'un cadre magique (Ioana Andreescu).
- 3 Ces mots-là, ces « mots sales » comme les dénomme C. Vettorato peuvent paradoxalement, dans le cadre de performances particulières, être critères de valorisation. Ou *a contrario*, ces mots, et la force qu'ils représentent doivent être prononcés dans le secret pour ne pas « gaspiller » leur puissance, leur portée. Rares sont les sociétés où ils existent sans gêne ni tabous, et sont énoncés sans détour (Paulette Roulon-Doko), signe peut-être que les tabous, s'ils existent, peuvent se situer

ailleurs que dans ces choses cachées du corps (ou peut-être n'existent pas ?). Ils peuvent aussi être cathartiques pour cautériser une blessure d'amour (d'amour-propre ?), pour réaffirmer sa force, son pouvoir de séduction (Bornand, Andreesco). La prise de conscience et la mise en mots – crus – de cette identité-là deviendraient un outil pour retrouver une place, et réaffirmer un pouvoir perdu, notamment celui que la sexualité donne – ou croit donner.

- 4 Le traitement des excréments et de la sexualité varie selon les populations et leurs cultures, le traitement du langage varie aussi, ainsi que les mots pour l'exprimer. « Y a-t-il un inconscient du langage ? » s'interroge Pierre Guiraud (1978, 233), qui répond par l'affirmative et renvoie à « un inconscient au sens freudien... du terme, fait de tous les tabous d'obscénité, de vulgarité, pesant sur le vocabulaire... » (*ibid.*). Le refoulé du langage pouvant être mis en regard du refoulé de l'acte. L'enfant n'éprouve aucune répulsion pour ses excréments. C'est l'éducation qui lui apprendra à s'en détourner avec dégoût (Bourke, 1981, 34, cité par Annick Le Guérer, 2002, 225). Or l'humain dans son lent processus d'évolution a pu, comme l'enfant, n'éprouver que progressivement de la répulsion pour ses propres déchets. En passant à la station verticale, l'humain en s'éloignant de la terre s'est éloigné de l'odeur, de l'odeur des émissions de ses congénères, qu'elles soient sexuelles ou excrémentielles. Freud parle de « refoulé organique » qui ouvrit la voie à la civilisation (Le Guérer, *ibid.*).

Malaise dans la civilisation attribue en effet, à la verticalisation une série de conséquences : effacement de l'odorat (...), promotion de la vue (...), émergence de la pudeur... (Le Guérer, 2002, 226)

- 5 Or pour Freud, le renoncement à l'olfactif serait lié au refoulement sexuel. Les odeurs corporelles étant annulées par le développement de l'hygiène, l'épuration de la langue allait de pair. La pudeur du corps entraîna alors aussi la pudeur des mots, le refoulé du langage.

Le sang, le lait, la merde, le sexe, le cadavre, le sperme, l'égout, les hôpitaux, l'usine, les pissoirs, l'hygiéniste en parle sans s'arrêter pendant trois quarts de siècle.
(Laporte, 2003, 133-134)

- 6 Mais seulement l'hygiéniste ! Exprimer clairement sinon crûment ce qui a trait aux excréments et à la sexualité reviendrait à transgresser le refoulement induit par l'œuvre civilisatrice des différentes sociétés.
- 7 La domestication et la privatisation³ du déchet mises en place par les États au fil des siècles pour épurer les agglomérations humaines (Laporte, 2003, 37-38) a progressivement entraîné, selon cet auteur, une épuration de la langue (« laver et policer la langue », afin de ne pas « souiller sa bouche », *ibid.*, 16), de ce qui au fil des siècles a été reconnu comme « souiller la terre » ou du moins souiller le lieu où ces déchets s'extrayaient des corps. Et cette privatisation a influencé le rapport de l'individu à son corps, au monde et à « la représentation qu'il se fera de sa propre insertion dans le social » (*ibid.*, 38).
- 8 Aussi cette parole-là, qui évoque le déchet et sa production, le sexe, ses interdits et la honte qu'il génère⁴, ne peut pas être proférée n'importe où, n'importe comment, ni devant n'importe qui. Ou bien le risque est mesuré et assumé par le narrateur.

La parole périlleuse pour régler ses comptes

- 9 Ainsi pour l'artiste dioula (de Kong, Côte d'Ivoire), dont la performance est analysée par J. Derive, le risque est soutenu par un désir de revanche afin de réaffirmer sa position sociale.
- 10 Cet artiste ose parler d'excréments dans le contexte codifié du *bàra*⁵ et dans ce cadre particulier se permet de défier ceux qui, dans l'auditoire, le remettent en question. L'affirmation de son talent de narrateur est soutenue par les rires du public et surtout par la caution de l'Étranger (l'auteur qui commanda sa prestation et en présente l'étude dans ces pages).
- 11 Une présence graveleuse est exhibée dans l'énonciation des paroles provocatrices, malgré l'obstination à se déclarer détenteur de ce genre patrimonial révélé. Qu'est-ce qui se joue là ? La réaffirmation d'une marginalité revendiquée grâce à ses succès de narrateur, la provocation envers ses détracteurs et surtout « une remise en cause de la hiérarchie entre les groupes sociaux ». J. Derive étudie les aspects disparates, voire contradictoires, des différentes composantes de la prestation où les séquences narratives conventionnelles alternent avec un discours personnel indirectement adressé à ses opposants, tout en offrant un semblant de respect du cadre. L'auteur insiste sur le « contexte polémique sous-jacent » de cette séance et évalue le risque pris par le locuteur, qui emboîte plusieurs récits à l'intérieur les uns des autres afin d'émailler son discours d'épisodes paillards. À partir de cette mosaïque de genres entremêlés, c'est l'hypocrisie et la médisance qui sont fustigées.
- 12 Le pouvoir de l'excrément qui peut dans d'autres cultures être considéré comme fécondant pour la terre est ignoré⁶. Ici seules demeurent la souillure et la punition divine. Le protagoniste du *bàra* ne féconde pas la terre, mais souille l'eau. Ou encore, l'urine d'une épouse ne doit pas être gaspillée, mais sert d'eau de beauté à son mari. S'identifiant aux différents personnages, le narrateur se met en scène ; c'est son anticonformisme qu'il revendique et sa situation personnelle (controversée) qu'il affirme. Tout au long de la performance, J. Derive souligne l'alternance maîtrisée de ces deux niveaux de discours, entre parole traditionnelle dans laquelle le narrateur s'abrite et parole transgressive où il laisse sourdre son malaise, mais où il soutient que tous les discours « ont leur légitimité ».
- 13 Si parler d'excréments revient à transgresser, nier la civilisation, l'emboîter dans le patrimoine oral de la communauté dioula permettrait d'établir un lien entre le discours policé de l'honnête homme respecté et celui du captif dont la parole peut et doit être entendue.
- 14 En revanche dans la société gbaya de la République Centrafricaine où tous les individus sont hiérarchiquement égaux, la parole circule librement sans tabous ni contraintes, y compris sur ces thèmes.

Les mots pour le dire... simplement

- 15 C'est ce que fait ressortir P. Roulon-Doko à travers l'étude de plusieurs genres oraux : devinettes, proverbes et contes. S'appuyant sur divers ouvrages dont le *TLF (Trésor de la Langue Française)*, elle se penche sur les différents niveaux de la langue française entre médical, familier ou vulgaire, pour dénommer excréments et urine, et démontre qu'en

gbaya il n'y a rien de comparable. Les mots pour le dire : noms, verbes, adjectifs, contrairement au français, sont de valeur neutre. Incidemment (à ce qu'il ressort), seule l'odeur nauséabonde des excréments donne lieu à une insulte. Si le vocabulaire gbaya est riche et exprime « toutes sortes de nuances », il n'existe pas dans cette langue de « vocabulaire strictement scatologique ».

- 16 Les fonctions excrétrices ont largement leur place dans les devinettes gbaya et s'associent soit à la pluie, soit à divers animaux allant du plus imposant, l'éléphant, au plus insignifiant, la mouche. Sans chercher à exprimer aucune situation comique, ni aucun jugement de valeur, ces devinettes révèlent simplement la « conceptualisation culturelle » gbaya de ces deux fonctions.
- 17 Les proverbes, cependant, peuvent comporter un point de vue dépréciatif associant l'odeur et la notion de souillure des excréments. Les proverbes sont un genre particulier que chacun apprend à décrypter et dont il est nécessaire de trouver le sens. Ils permettent d'établir un message indirect entre deux personnes. Comme pour les devinettes, l'auteur examine le point de vue neutre et le point de vue dépréciatif que comporte ce genre où l'excrément est mis en avant afin de véhiculer un message qui peut être aussi un message de sagesse.
- 18 Enfin, dans les contes, l'urine « peut aussi être utilisée comme un motif » et ne comporte pas de notion dépréciative, et les excréments présents dans plusieurs épisodes sont considérés comme des éléments comiques. Ici l'excrément, centre du récit, peut être vu comme anti-nourriture ou comme provocation.
- 19 Ces textes où interviennent les éléments scatologiques montrent combien les registres de leurs formulations sont variés, sans comporter comme dans bien d'autres cultures de connotations négatives, particulièrement dans l'expression de la langue.
- 20 Si les sociétés africaines présentées jusqu'ici traitent diversement la scatologie, que savons-nous de leurs discours sur la sexualité ?

Chanter pour ne pas pleurer

- 21 S. Bornand nous en offre un aperçu chez les femmes songhay-zarma du Niger. Elle a eu le privilège d'enregistrer les chants rituels d'une cérémonie (le *marcanda*), qui a cours en contexte traditionnel à l'occasion du nouveau mariage d'un époux polygame. Tout en soulignant que ce rituel est exceptionnel⁷ par le contenu des chants particulièrement grivois, par le lieu fermé où il est exécuté et devant un auditoire constitué exclusivement de femmes mariées et de femmes d'origine captive (les chanteuses), l'auteur examine ce vocabulaire obscène, si rarement utilisé dans la vie quotidienne, même comme injure.
- 22 Malgré la provocation par les termes vulgaires qui désignent l'anatomie masculine et féminine et sont répétés avec délectation dans ces chants, et par la connaissance affichée – et revendiquée – du plaisir sexuel, S. Bornand s'interroge sur la réelle prise en charge de leur discours par les chanteuses, qui « oscillent au sein des mêmes chants entre une stratégie de la revendication et une stratégie de la dissimulation ». Car si une liberté et une supériorité sexuelles sont revendiquées par et pour elles-mêmes, les énonciatrices suggèrent cependant par euphémismes, métaphores, ellipses... ce qu'elles ne peuvent formuler.

- 23 Au terme de l'analyse, il ressort que ces chants sont un exutoire à une situation subie et qu'ils expriment le souhait « d'une plus grande équité » dans les relations hommes-femmes sans qu'il soit explicitement énoncé (ni exaucé). La transgression verbale supportée par les chanteuses captives crée une connivence avec l'épouse (non-captive), qui perd son statut de dernière épousée et qui est appelée à se résigner. Ces chants deviendraient alors constitutifs d'une complicité entre femmes initiées à la sexualité en brisant les tabous qui y sont liés, et pourraient aboutir à l'édification d'une identité féminine, qu'il s'agisse de femmes captives ou nobles.
- 24 Le chant transgressif à contenu sexuel peut aussi être support de joutes oratoires. Alors l'affrontement prendra la forme d'insultes sexuelles dont l'intensité et la violence doivent occire verbalement l'adversaire.

Les mots pour « tuer »

- 25 Ainsi en est-il du *battle*. C. Vettorato présente et analyse ce genre, héritier de joutes afro-américaines, qui commence depuis peu à s'implanter en France. L'auteur se penche spécialement sur un tournoi de ce type particulier de rap qui a eu lieu à Paris en 2010. Type particulier, car improvisé, au contraire des prestations de musiciens du rap traditionnel.
- 26 Douze rappeurs s'affrontèrent au cours de six *battles* au moyen de couplets improvisés d'une minute à une minute trente chacun. L'auteur relève l'obscénité sexuelle et scatologique de ces couplets et constate les références fréquentes à l'homosexualité de l'adversaire. Il s'interroge alors sur le niveau de fonctionnement de ces insultes⁸, homophobes pour la plupart, « chargées de détruire l'adversaire sur la scène du langage », et de leur efficacité discursive.
- 27 Replaçant ces groupes dans leurs contextes, historique (ils sont dérivés du hip-hop qui apparut aux États-Unis dans les années 1970), social (classes défavorisées) et géographique (le « quartier », ghetto urbain en marge de la société établie), C. Vettorato étudie le déroulement de l'affrontement et les codes de cette joute poétique, présentée comme « un combat sportif » ou un « match de boxe verbal ». L'injure, l'agression verbale, les répliques révèlent par leurs mots et les images qu'elles induisent un système de valeurs propre à une culture commune, où la virilité est portée à son paroxysme tant dans l'attitude, la gestuelle, l'apparence vestimentaire que par les mots qui doivent détruire, « tuer » l'adversaire. Aussi l'auteur souligne-t-il le paradoxe de cet imaginaire hyper virilisé, qui s'attache à un discours agressif, misogyne et homophobe et l'intrication entre le rituel poétique et les valeurs qu'il prétend défendre tout en les contredisant pour, peut-être au final, mieux les réaffirmer.
- 28 Présenter l'ordre inversé pour mieux soutenir l'ordre, c'est également ce que le conte facétieux véhicule, là encore... implicitement.

La parole mal assumée

- 29 Sur un corpus de quatre-vingt-dix-sept contes facétieux que M. Lebarbier recueillit dans trois villages de la Roumanie communiste des années 1970, plus de la moitié comporte des motifs scatologiques ou sexuels. Y sont brossées des scènes où les représentants de l'ordre – religieux surtout – soit transgressent les lois qu'ils sont

censés représenter, soit se trouvent dans des situations incompatibles avec leur position sociale. Et la femme, sur laquelle repose le plus d'interdits (sexuels) et le plus de contraintes (domestiques)⁹, est celle qui défie le plus souvent les lois conjugales ou subit les servitudes de sa nature féminine.

- 30 Ces situations sont largement décrites dans ces récits, mais de façon plus ou moins crue, plus ou moins complaisante, voire allusive, selon la personnalité du narrateur, son sexe, son âge, et sa position dans le village. L'auteur examine ces différents niveaux de discours. Celui de l'adolescent confronté à ses interrogations sur la sexualité ; celui de tel narrateur qui dénomme trivialement les organes génitaux des protagonistes, mais qui use d'euphémismes pour désigner l'acte sexuel, et tel autre qui fait exactement l'inverse ; celui des narratrices qui osent aborder ces thèmes, mais avec la réserve qui se retrouvera chez la plupart d'entre elles.
- 31 Outre le regard porté sur les aspects spécifiques de ce genre de textes oraux qui, déjà, décrit des situations aux antipodes de la norme sociale, par les protagonistes mis en scène et les descriptions d'une intimité ordinairement cachée, M. Lebarbier s'attarde sur l'implication des locuteurs vis-à-vis de leur énoncé. Elle tente, enfin, de mesurer la prise de risque assumée ou refusée de l'énonciateur face à son auditoire et la complicité – fugitive – qui se tisse le temps de la narration entre les différents acteurs. Jusqu'à quel point le rire de la dérision délivre-t-il du danger ?
- 32 Enfin, toujours en Roumanie, d'autres paroles dangereuses circulent, mais dans le cadre secret de la magie amoureuse.

Les mots pour souiller

- 33 Ici pas d'auditoire devant lequel revendiquer ou dérober son dire. C'est le fait de l'énonciatrice, de la consultante/réceptrice et des entités invoquées. I. Andreesco a recueilli en Olténie (sud-ouest de la Roumanie), au cours de plusieurs missions, un nombre important d'incantations et de pratiques liées à la magie amoureuse, dans un cadre qu'elle nomme « magie de la souillure », tant est fort le désir d'amoindrir, d'annihiler la séduction de la rivale. Cette forme de magie s'appuiera sur toutes les sécrétions intimes des trois acteurs de ce triangle : la magicienne (l'épouse bafouée le plus souvent), l'époux volage et la rivale. Les sécrétions des époux seront sublimées et celles des amants coupables souillées, dans le but (l'espoir ?) de les séparer.
- 34 Plusieurs registres seront convoqués : avaler, enterrer, jeter, brûler, nouer... Toutes actions qui supporteront des incantations qui ne se lassent pas de souligner la proximité topographique des orifices, valorisés ou dénigrés et nommés dans les termes les plus crus et où se mêlent urine et excréments, voire excréments de chien. I. Andreesco examine d'autres registres encore où interviennent l'urine de l'épouse, « l'empreinte » du mari, la mesure de sa taille ou encore son ombre. Ces pratiques, cependant, n'apparaissent pas comme étant spécifiques à la seule magicienne roumaine du vingtième siècle, mais semblent remonter fort loin dans le temps. D. Laporte (2003, 113) cite Plinie (Livre XVIII, chap. v) parlant de magiciens qui défendent d'uriner à découvert sur l'ombre de qui que ce soit.
- 35 Comme pour les deux articles précédents, l'auteur souligne que « par l'utilisation de matières corrompues et par les paroles ordurières qui les accompagnent » l'ordre, ici l'ordre conjugal, pourra être rétabli.

- 36 Ces quelques contributions ont tenté d'illustrer, de manière non exhaustive, certes, la place de l'humain face à son corps et à ses productions les plus intimes. Il a été esquissé combien le lent travail d'évolution humaine et ce que l'on appelle « la civilisation », avec « l'autocontrôle auquel l'éducation [l']astreint » (Elias, 1975, 187), ont éloigné l'humain d'une partie de lui-même au point d'en bannir l'usage dans son langage, ou d'en parler par allusions ou métaphores ou bien crûment, mais en exposant son image et sa position sociale¹⁰ ; certes avec les spécificités propres à chaque genre, à chaque culture, à chaque partie du monde. Même si « ...mille ans d'empire chrétien sur le monde des idées (et des corps...) a fait du corps la plus refoulée des instances » (Onfray, 2012), nous avons vu que ce refoulé (du corps et des mots) n'était pas que le fait du monde chrétien (exception faite pour les Gbaya qui, peut-être, ont été moins imprégnés par les préceptes d'une des religions du Livre). Or ce serait ce refoulé qui mettrait en péril celui/celle qui le nommerait ou le décrirait sans détour.
- 37 Toutefois, nous voyons s'amorcer un langage plus libre (du moins sans connotations transgressives) où ces parties cachées et leurs fonctions jusqu'alors considérées comme honteuses s'exposent, voire sont valorisées, y compris dans ces pages avec les joutes du rap (ou, sur une tonalité différente, avec les chants des femmes songhay-zarma), et ailleurs dans des publications saluées par la critique¹¹.
- 38 Serait-ce alors un retour au naturel, à l'innocence primitive, voire au sacré du corps humain ? Alors aucune « interlocution » ne serait plus « périlleuse »...

BIBLIOGRAPHIE

- BOURKE, John, 1981, *Les rites scatologiques*, préface de S. Freud, Paris, PUF, 317 p.
- DOUGLAS, Mary, 1981, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, Maspero, 193 p.
- ELIAS, Norbert, 1975, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 318 p.
- GUIRAUD, Pierre, 1978, *Sémiologie de la sexualité*, Paris, Payot, coll. « Langages et Sociétés », 247 p.
- LAPORTE, Dominique, 2003, *Histoire de la merde (prologue)*, Paris, Christian Bourgois éditeur [1^{re} éd., 1978], 163 p.
- LARGUÈCHE, Évelyne, 2011, Adresse indirecte ou injure ?, *Cahiers de Littérature Orale*, n° 70 « L'adresse indirecte ou la parole détournée. Évitement ou stratégie ? », Paris, Publications Langues'O, p. 139-156.
- LE GUÉRER, Annick, 2002, *Les pouvoirs de l'odeur*, Paris, Odile Jacob, 323 p. [1^{re} éd., 1998].
- ONFRAY, Michel, 2012, Il faut déconstruire le corps chrétien, *Le Nouvel Observateur*, 2 février 2012.
- ONFRAY, Michel, 2008, *Le souci des plaisirs. Construction d'une érotique solaire*, Paris, Flammarion, 254 p.
- PENNAC, Daniel, 2012, *Journal d'un corps*, Paris, Gallimard, 396 p.

NOTES

1. « Chaque culture doit avoir ses propres notions de saleté et de souillure, notions qu'elle oppose à celles de la structure positive, celle qu'il s'agit d'affirmer. » (Douglas, 1981, 171)
2. Je tiens à les remercier de n'avoir pas hésité à se confronter à l'analyse de ces paroles, ainsi que les locuteurs et locutrices auprès desquels(elles) ils les ont recueillies. Car la fixation par l'écrit de ces mots « audacieux », qui participent du registre de l'oralité première n'est pas toujours assumée. Si l'énonciateur peut prendre en charge son discours dans l'ici et le maintenant de la performance et devant un auditoire choisi et reconnu, il ne souhaite pas nécessairement le savoir reproduit à l'écrit et livré en pâture à des lecteurs inconnus. C'est pourquoi certains auteurs pressentis pour contribuer à ce numéro ont reculé devant la publication de ces paroles, tant pour leurs interlocuteurs et interlocutrices qui les sont énoncées que pour eux-mêmes, qui auraient eu à les transcrire, à les étudier et... à les publier.
3. En France, « L'édit de 1539 fait obligation à chaque individu, ou à chaque famille, de conserver... pour lui son déchet avant que de le porter hors de la ville... » (Laporte, 2003, 38) « et fait obligation aux particuliers de construire des latrines en leurs maisons » (*ibid.*, 61).
4. Daniel Pennac souligne que « les nerfs et artères dont dépend notre appareil génital portent les noms de *nerf honteux* et *artère honteuse* » (2012, 107). C'est l'auteur qui souligne.
5. « ... un genre syncrétique propre à cette communauté, composé d'un pot-pourri de plusieurs autres genres patrimoniaux [...] et entrecoupé de nombreux intermèdes parlés... »
6. D. Laporte (2003, 147 et ss), cite la théorie de Pierre Leroux selon laquelle la pauvreté pourrait être éradiquée si chacun faisait don à l'État de ses excréments afin « qu'il en fasse de l'engrais ». Ainsi l'homme au lieu de souiller la terre la féconderait, et son *excreta*, d'objet de dégoût deviendrait « objet précieux » ; sans nous attarder ici sur le lien entre excréments et argent.
7. Et peut-être ne pourra-t-il plus avoir lieu, les maris étant de plus en plus réticents à les financer, notamment au nom de l'islam.
8. « ...l'injure ne blesse pas parce qu'elle est vraie... mais... la dévalorisation blesse à coup sûr » (Larguèche, 2011, 153).
9. Le corpus recèle nombre d'épouses adultères ou paresseuses, défiant honteusement un époux sans tache !
10. Pour N. Elias (*ibid.*, 263-264), le sentiment de gêne, la pudeur proviendraient d'« une sorte d'angoisse ; une sorte de peur devant la dégradation sociale ». Ces sentiments déplaisants, ces craintes sont dus au « mécanisme d'auto-contrainte qui ... a été inculqué » à l'individu adulte.
11. Par exemple le livre de Daniel Pennac (2012) où le héros fait de son corps un objet d'observation. Les fonctions les plus triviales sont recensées et décrites sans provocation implicite, provocation qui a pu être rencontrée dans d'autres ouvrages traitant de ces thèmes. Enfin mentionnons, sur un autre registre et sans nous y attarder ici, la conception hédoniste de la vie prônée dans ses publications par Michel Onfray (notamment Onfray, 2008). Pour ne citer que ces auteurs.